

Études Africaines : *Les Cahiers de Tunisie; Langues et littératures, Dakar; Annales de l'université de Madagascar; Annales de la Faculté des lettres et sciences humaines, Yaoundé.*

Fernando Lambert

Volume 4, Number 3, décembre 1971

Alphonse Audet

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500215ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500215ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lambert, F. (1971). Review of [Études Africaines : *Les Cahiers de Tunisie; Langues et littératures, Dakar; Annales de l'université de Madagascar; Annales de la Faculté des lettres et sciences humaines, Yaoundé.*] *Études littéraires*, 4(3), 399–403. <https://doi.org/10.7202/500215ar>

DANS LES REVUES

Études Africaines : les Cahiers de Tunisie ; Langues et littératures, Dakar ; Annales de l'université de Madagascar ; Annales de la Faculté des lettres et sciences humaines, Yaoundé.

Depuis la mise en marche du processus de décolonisation et l'avènement des indépendances, l'Afrique, particulièrement l'Afrique noire, suscite un intérêt nouveau dans les pays européens et américains. L'Afrique quitte lentement le halo de mystère où la maintenait la méconnaissance entretenue à son endroit par l'Europe et l'Amérique. Elle perd le visage stéréotypé et un peu simpliste, mais à l'occasion pécuniairement rentable, qu'une certaine propagande missionnaire lui a assez longtemps conservé : le pauvre Noir menacé à la fois par le paganisme et ses sorciers, et par les lions, les serpents et autres bêtes sauvages. L'Afrique est une réalité tout autre.

Le facteur qui a contribué le plus à faire mieux connaître l'Afrique, est sans conteste les recherches qui ont été menées sur

le continent par des chercheurs étrangers et par les Africains eux-mêmes. Ces derniers sont de plus en plus nombreux et ils sont très conscients que l'essentiel de ce travail leur revient. Les centres universitaires qui se multiplient en Afrique, favorisent ces études et les orientent en particulier vers la littérature et les sciences humaines. Les résultats de ces recherches, avant de paraître en librairie, sont publiés dans les revues de ces différentes universités. Nous voulons attirer l'attention sur quatre de ces publications : *les Cahiers de Tunisie*, la revue *Langues et Littératures* de Dakar, les *Annales de l'Université de Madagascar* et les *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences humaines* de Yaoundé.

Ces revues possèdent plusieurs années d'existence et elles ne sont presque pas connues au Canada. L'Université de Tunis publie ses *Cahiers* depuis plus de dix-huit ans, celle de Dakar depuis quatorze ans, celle de Madagascar depuis onze ans et la jeune Université de Yaoundé depuis deux ans déjà. Les points communs entre ces

différentes revues sont évidemment nombreuses, bien que chacune conserve ses insistances et ses priorités propres.

Un premier problème qui trouve un écho fortement partagé à travers l'Afrique et qui est souvent repris dans ces revues, est celui des langues véhiculaires. C'est là une question très controversée et d'autant plus difficile que la majorité des pays africains ont proclamé comme langues officielles, le français ou l'anglais. Le Sénégal et plus encore le Cameroun qui compte cinq ou six familles de langues regroupant plus de cent dialectes très différents les uns des autres, sont spécialement sensibles à ce problème linguistique. Dans l'état actuel, on ne peut encore envisager une solution d'ensemble. Au cours d'une première étape, on étudie les langues actuellement en usage dans le peuple. On cherche une langue africaine suffisamment solide dans ses structures et dont le potentiel d'adaptation serait assez grand pour répondre aux réalités nouvelles. Cette dernière pourrait être ensuite proposée comme langue nationale unique.

Une place plus importante est réservée aux études ethnographiques. Les valeurs traditionnelles ont reçu un dur coup sous la colonisation et la présente génération d'intellectuels a été coupée très tôt de ses sources africaines. À la suite des chercheurs européens mais avec beaucoup plus d'émotion et de pénétration, les Africains se tournent vers leur passé, pour en découvrir toute la richesse, pour tenter également de sauver ce qui peut les identifier au milieu des autres nations et leur permettre de conserver une authenticité proprement africaine. Il s'agit de recueillir ces renseignements de sources sûres et

après d'informateurs avertis. Or la tradition africaine, en dehors des pays arabes, est orale. Les vieillards sont de plus en plus rares qui peuvent témoigner de ce passé. Un adage rappelle que « lorsqu'un vieillard meurt, en Afrique, c'est une bibliothèque qui brûle ». Dans toutes les régions, on s'empresse donc de colliger ces enseignements. « L'Étude du village d'Ilafy ¹ », menée par Janine Razafindratovo, nous donne un exemple intéressant de ces recherches publiées sous forme de monographie.

Toutefois, l'Africain n'entend pas se réfugier ni s'enfermer dans son passé. Il n'est pas indifférent aux problèmes nouveaux qui se posent et que l'Afrique doit résoudre si elle veut assurer son avenir. La sociologie, suspecte aux yeux de certains gouvernements comme fautrice de troubles et de contestation, apporte à quelques pays, en particulier à Madagascar, une contribution très utile. Les problèmes nombreux, soulevés par l'évolution rapide de l'Afrique, ont leur source principale dans le conflit engendré par la rencontre de deux civilisations. Les populations en majorité rurales, donc occupées uniquement à la culture, la chasse, la pêche et l'élevage, ont vu leurs habitudes rapidement changées par l'implantation de la monoculture en vue de la production commerciale, par l'introduction de techniques nouvelles, par l'installation d'usines de transformation, agent principal, avec la prolifération des postes administratifs, de l'exode rural. Toute la vie de l'Africain, en somme, se trouve profondément perturbée. La

¹ *Annales de l'Université de Madagascar*, n° 10, 1969, pp. 51-74.

sociologie, l'étude de Jacques Dez ² le montre clairement, peut jouer un rôle de première importance dans l'identification des éléments traditionnels dont il faut tenir compte, et l'intégration des valeurs nouvelles qui s'imposent à l'Afrique.

Cependant, les pôles qui concentrent davantage l'attention et l'intérêt des chercheurs africains et des africanistes, demeurent la littérature et l'histoire. La littérature africaine d'expression française compte maintenant un demi-siècle d'existence. La première œuvre nègre remonte, en effet, à 1921, avec *Batouala* qui portait en sous-titre la mention « véritable roman nègre » et qui valut le Prix Goncourt à son auteur, René Maran. La décennie 1950-1960 représente une période très féconde pour cette jeune littérature. C'est pendant ces années que s'est développée la conscience de plus en plus aiguë du drame colonial. Toutes les œuvres de cette époque en témoignent et elles traduisent les aspirations du peuple noir à la liberté et à l'indépendance. On y dénonce avec force la colonisation, mais on veut surtout affirmer une personnalité nègre, une originalité propre que menace sérieusement l'assimilation par une civilisation étrangère. Toute une floraison d'œuvres s'est alimentée à cette première source d'inspiration. Poésie, roman, théâtre ont servi de tribune à l'Afrique qui pendant trop longtemps a été « un pays sans parole ». Littérature engagée donc, au sens camusien du terme, et littérature aussi dont la qualité et l'originalité ne laissent pas indifférent le lecteur occidental.

La poésie est l'expression la plus fréquemment empruntée par les Africains pour traduire l'expérience d'un peuple conquis, lentement dépossédé de ses valeurs propres. Elle les a aidés aussi à récupérer leur passé et à revendiquer leur négritude. On connaît la poésie savante de Senghor, la poésie plus directe et plus dépouillée de Dadié, la poésie toute de vigueur et de sincérité de Rabemananjara. Ces trois poètes proclament le destin tragique de l'Afrique. Mais, par le biais de la culture européenne est apparue en Afrique une autre dimension, celle de l'individu. Aussi retrouve-t-on chez Rabearivelo des préoccupations qui semblent plus personnelles et qui relèvent des problèmes posés par toute création poétique. Dans une excellente étude qui porte « sur quelques poèmes de J.-J. Rabearivelo », Jean-Louis Joubert montre comment l'auteur « s'attache aux moments transitoires, indécis, riches de contradictions, instables, déséquilibrés : l'aube, parfois le soir, ces instants où la nuit et le jour se livrent combat ³ ». L'art de ce poète malgache nous fait ainsi entrer dans « un univers en suspens, où la métaphore répugne à s'accomplir totalement, où le rêve redoute de se dissoudre dans la trop grande lumière du soleil ³ ». Cette recherche poétique garde toutefois de profondes racines dans le terroir africain. Les thèmes de la nuit et du rêve traduisent, en effet, cette difficulté d'être qu'éprouve l'Africain dans sa descente au fond de lui-même pour y retrouver son originalité propre.

² Jacques Dez, « Pour une sociologie de la vulgarisation agricole », in *les Annales de l'Université de Madagascar*, n° 10, 1969, pp. 121-135.

³ Jean-Louis Joubert, « Sur quelques poèmes de Jean-Joseph Rabearivelo », in *les Annales de l'Université de Madagascar*, n° 10, 1969, p. 89.

La littérature africaine dépasse, on le voit, le stade de la contestation et de la revendication pour s'intéresser plus directement aux valeurs esthétiques. Certains auteurs, Bernard Dadié⁴ et Birago Diop⁵ en particulier, n'ont pas attendu la reconnaissance politique de leur pays pour puiser dans la littérature traditionnelle orale des sources nouvelles pour cette jeune littérature d'expression française. Le conte qui représente le genre le plus populaire de la tradition littéraire africaine, leur offre à la fois une forme et des thèmes féconds. Ils en ont tiré les chefs-d'œuvre bien connus. Mohamadou Kane, pour sa part, analysant les *Contes d'Amadou Coumba*⁶, veut étudier comment se fait le passage du conte traditionnel au conte moderne d'expression française. Il nous livre donc dans la revue de l'Université de Dakar, où il enseigne, une étude systématique et longuement développée du genre traditionnel. Il en dégage la signification, la matière et surtout l'art. Le rôle pédagogique et l'importance primordiale du conte dans la formation traditionnelle sont clairement mis en évidence. C'était, en fait, le moyen privilégié par lequel le jeune Africain était initié aux valeurs de sa culture propre. La question que se pose ensuite le critique, touche la transposition de ces contes en une littérature écrite dans une langue étrangère. Il reconnaît que l'œuvre de Diop ne manque pas d'originalité, mais il souligne avec insistance les problèmes inévitables du métissage culturel. Ainsi, la lecture

de cette étude essentielle peut permettre au lecteur européen ou américain de mieux comprendre les difficultés particulières que la création littéraire soulève pour les auteurs africains.

Le second centre d'intérêt des études africaines est axé sur une meilleure connaissance de l'histoire de l'Afrique. L'importance que l'on accorde à ces recherches s'explique facilement. L'Afrique contemporaine est marquée par la nuit mystérieuse qui voile presque complètement son passé. Les Africains ont été frustrés, un peu à la façon du peuple canadien-français, de leurs racines historiques. Nous nous souvenons du mot fameux de Lord Durham à propos de notre peuple : « Peuple sans histoire ». Les Noirs ont eu l'impression que la colonisation les avait frappés d'une condamnation semblable. Aussi, ne faut-il pas s'étonner s'ils veulent préciser cet enracinement historique qui est le fondement essentiel d'un peuple. *Les Cahiers de Tunisie*⁷ sont particulièrement éloquentes à ce point de vue. Au départ, cette revue de l'Université de Tunis était pluri-disciplinaire, mais elle en est vite venue à concentrer l'objet de ses études sur l'histoire de l'Afrique et particulièrement sur l'histoire de la Tunisie. Pour s'en convaincre, il suffit de consulter les tables décennales des *Cahiers*⁸. Le deuxième numéro des *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences humaines* de Yaoundé manifeste les mêmes préoccupations. On y trouve, en effet, un document très intéressant, rédigé par un officier

⁴ Bernard Dadié, *le Pagne noir*, Paris, Présence Africaine, 1955.

⁵ Birago Diop, *les Contes d'Amadou Coumba*, Paris, Présence Africaine, 1958.

⁶ Mohamadou Kane, « *les Contes d'Amadou Coumba*, du conte traditionnel au conte moderne d'expression française », in *Langues et Littératures*, n° 16, Université de Dakar, 1968, 243 pages.

⁷ *Les Cahiers de Tunisie*, Faculté des Lettres et des Sciences humaines de Tunis, nos 65-66-67, 1969.

⁸ *Les Cahiers de Tunisie*, Tables décennales (1953-1962), Faculté des Lettres et des Sciences humaines de Tunis, n° 68, 1969.

allemand, Zenker ⁹, qui décrit la vie du peuple de Yaoundé en 1892, les différentes manifestations sociales et religieuses, le gouvernement de la tribu, etc. Pour l'Européen, ce document possède avant tout une valeur ethnographique. L'Africain y voit surtout les jalons de son histoire. Ces attitudes témoignent d'une optique tout à fait différente.

Voilà quelques-unes des lumières que la lecture de ces revues

⁹ Philippe Laburthe-Tolra, « Yaoundé d'après Zenker », in *Annales de la Faculté des Lettres et des Sciences humaines*, n° 2, Yaoundé, 1970, pp. 5-113.

projetée sur l'Afrique. On y trouve donc non seulement ce qui peut satisfaire notre curiosité, mais aussi et surtout ce qui peut soutenir notre intérêt. Il ne nous est pas permis d'ignorer la renaissance que connaît actuellement l'Afrique, et l'apport précieux qu'elle peut fournir à notre marche vers une civilisation de l'universel.

Fernando LAMBERT

Université Laval

